

# LAURÉATS DU CONCOURS LETTRES VIVES 2023

## CATEGORIE « PLUS DE 18 ANS »

- Justine Munsch, 1<sup>e</sup> prix : « La garçonnière »
- Alexandre Laval, 2<sup>e</sup> prix : « La corbeille de fruits »
- Laura Prieur, 3<sup>e</sup> prix ex-aequo : « Sorguer en blanc »
- Antonin Marionneau, 3<sup>e</sup> prix ex-aequo : « Tu vas vraiment me manger ? »

## CATEGORIE « MOINS DE 18 ANS »

- Pierre Brossard, 3<sup>e</sup> prix : « Décomposition »
- Héloïse Le Plâtre, 2<sup>e</sup> prix : « Nature morte au homard »
- 1<sup>e</sup> prix : Zoé Cattiez (16 ans) du lycée Emily Brontë à Lognes pour son récit bref « Ephémère »

### • Justine Munsch, 1<sup>e</sup> prix des Plus de 18 ans : « La garçonnière »

Dans l'appartement, alternance d'ombre et de lumière. *Arrêt sur image.* Me sentir l'âme d'un paysagiste, l'espace d'un instant.

Des clés qui reposent sur une commode. Et des cartes : d'identité, de fidélité, et de quoi payer. J'avance dans l'antre, un peu à la manière d'Edward Speleers dans Eragon. Une pile de linge repassée en haut à droite, une paire de bottines en bas à gauche. Mélange de couleurs qui ne vont pas ensemble, impression de chaos silencieux. M'avancer encore. Sur la table un repas interrompu.

*La vie est silencieuse, peut-être un peu trop.*

Les volets sont fermés, seul un trait de lumière parvient à se faufiler jusqu'au parquet. Comme de minuscules fées, des particules de poussière dansent au fil de ma respiration.

*L'impression dérangeante d'être un intrus.*

Dans un coin de l'appartement, drôle de composition florale : un plumeau rouge vif dans un yuka. Simple étourderie, critique profonde de la société ou trait d'humour douteux ? Une inspiration tout droit sortie du centre Pompidou peut-être ? Je me dis à cet instant que c'est absurde de figer l'instant comme ça, et peut-être encore plus de méditer dessus.

*Comme si mon regard était poétique. Absurde.*

Laisser le yuka, avancer d'un pas, tomber sur une panier de fruit à la Cézanne. Des pommes rouges, des vertes, et un citron. Penser au drapeau du Bénin, et m'interroger sur la composition. M'égarer mentalement puis revenir physiquement.

Les fruits commencent à pourrir, les mouches ont déjà élu domicile. De toute façon, je préfère Manet et ses asperges.

*Avancer un peu plus dans l'intimité.*

Dans la salle de bain, une paire de lunettes abandonnée. La brosse à dents est encore humide. Il y a un peu de buée. Un cheveu collé sur le mur blanc, trace d'un passage.

*La vie est immobile.*

Le rouge à lèvres encore ouvert. Sortir, revenir à la cuisine. Une boîte de céréales industrielle est renversée sur la plaque de cuisson. Je réalise que les Froot Loops de Kellogg's ne sont pas l'apanage des enfants. Petit sourire en coin. Je repense au bol de Frosties devant Midi les Zouzous.

*Vite, éloigner la nostalgie d'un mouvement de la tête.*

Sur la droite, des épices qui prennent la poussière. Poivre, tout ce qu'il y a de plus classique, curcuma pour l'effet anti-inflammatoire, cannelle pour la circulation sanguine, et un mélange mexicain douteux. Elles ont l'air ternes, inutilisées, fatiguées, figées dans l'éternité.

*Le rayon de lumière devient plus faible. Comme un pincement au cœur.*

Ces objets racontent une histoire. Dans l'appartement, vie immobile et coin de cuisine interrogent la **mort**.

## • Alexandre Laval, 2<sup>e</sup> prix des Plus de 18 ans : « La corbeille de fruits »

Il y a bien longtemps vivait dans le pays des Flandres un peintre appelé Roeland. Le jeune homme travaillait depuis longtemps dans l'atelier d'un grand maître, nommé Hieronimus, qui l'avait pris en apprentissage depuis ses 13 ans. Roeland avait développé une solide technique et une certaine expertise dans le maniement des pinceaux et des couleurs. Les longues heures passées dans l'atelier étaient aussi un bon moyen de se rapprocher de la belle Anke, la fille unique de Hieronimus. Celle-ci promenait parfois sa silhouette gracile entre les toiles et les chevalets. Le jeune Roeland en était secrètement épris et il avait un temps espéré la séduire.

Hélas, le jeune Roeland, s'il ne manquait pas de pratique, pâtissait d'un manque certain de talent et de goût dans ses compositions. Ses peintures rigides et académiques n'étaient que des œuvres communes et sans originalité. Il avait beau redoubler d'efforts, ses coups de pinceaux restaient convenus, ternes et sans âme. Hieronimus, qui avait espéré un moment lui confier les rênes de son atelier, y avait vite renoncé et plaçait désormais tous ses espoirs dans un autre rapin, plus jeune et plus doué.

Petit à petit, Roeland se voyait désormais consigné aux tâches subalternes les plus ingrates, comme la préparation des pigments et des toiles. Il désespérait de posséder un jour son propre atelier et encore plus de conquérir le cœur d'Anke.

Un soir, particulièrement éprouvé par les critiques de son maître et les quolibets des autres apprentis, il partit s'enivrer dans les tavernes du port. Aux alentours de minuit, passablement saoul, il se retrouva sur les quais. Las, penché au-dessus des eaux noires et glacées, Roeland décida de s'y précipiter tant sa situation lui paraissait sans issue. Au moment où il basculait vers l'oubli, une main le retint. Se retournant vers son sauveur, Roeland découvrit un homme de haute taille et tout de noir vêtu. L'inconnu expliqua à Roeland qu'il avait la solution à ses problèmes et qu'il pouvait résoudre tous ses soucis dans l'heure si tant est que le peintre acceptât son offre. Roeland rit à gorge déployée, bien sûr qu'il acceptait, il n'avait jamais rien eu à perdre et maintenant, encore moins qu'auparavant. L'inconnu expliqua que la contrepartie était si légère qu'aucune balance ne pouvait la peser. Plus il disparut dans la brume, sans prononcer un mot de plus. Roeland rentra chez lui, se demandant s'il avait rêvé, et dormit comme une souche jusqu'au matin.

Le lendemain, Roeland avait complètement oublié l'étrange rencontre de la veille. La journée commença comme à l'ordinaire quand soudain un serviteur en grande livrée se présenta à l'atelier. C'était le valet d'un riche comte qui souhaitait une nature morte pour sa salle à manger. Hieronimus était cloué au lit par une forte fièvre et le comte était très pressé. Roeland fut chargé d'exécuter la commande de toute urgence. Il devait peindre une toile représentant une corbeille de fruits et se rendit dans la belle demeure du comte.

Roeland se mit au travail avec ardeur. Il passa des heures à étudier chaque détail, chaque pli de la nappe, chaque ombre du moindre grain de raisin. Il avait besoin que tout soit parfait, que chaque couleur et chaque reflet traduisent l'exacte vérité de la corbeille. Sur sa toile, les fruits prenaient vie, ils semblaient si réels, si juteux qu'on aurait presque pu les manger. Jamais Roeland n'avait rien peint de la sorte. Jamais il n'avait atteint ce niveau de maîtrise réservé aux Rubens et autres Brueghel. L'un après l'autre, les domestiques défilaient dans son dos en poussant des cris d'admiration.

Quand le tableau fut enfin fini, le comte en personne vint le contempler. Lui aussi fut conquis par la vigueur de la composition, l'incroyable réalisme des fruits débordant de la corbeille. Le chef-d'œuvre fut aussitôt accroché dans la salle à manger et le comte doubla la somme promise initialement.

Roeland était ravi. Un détail le troubla cependant alors qu'il rangeait ses pinceaux. Se retournant vers la corbeille de fruits qui était demeurée sur la table, il remarqua que les pommes étaient maintenant complètement ridées. Les poires, si appétissantes sur la peinture, étaient noirâtres et talées. Quant aux raisins, ils ne formaient désormais qu'un amas de peaux flétries croupissant dans une mare de jus. Pourtant, il ne lui avait fallu que deux jours pour réaliser la commande.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle de l'incroyable talent de Roeland ne tarda pas à se répandre et rejaillit sur l'atelier de son maître. Toutes les grandes maisons bourgeoises, tous les grands drapiers des Flandres voulurent bientôt avoir une nature morte de Roeland dans leur salle à manger. Le jeune peintre peignait sans relâche des amoncellements de légumes, des tables couvertes de gibier, des casseroles débordant de perches, de brochets et d'anguilles. Sa renommée fut bientôt si grande que le vieux Hieronimus lui confia son atelier et lui donna même la main de sa fille.

Tout semblait donc réussir au jeune peintre. Pourtant, un étrange phénomène semblait toucher tous les objets qu'il peignait. À peine étaient-ils reportés sur la toile que les légumes et les fruits noircissaient et se flétrissaient à une vitesse effrayante. En quelques heures, les carcasses des lapins et des faisans dégageaient une telle puanteur qu'il fallait les enterrer sitôt le tableau terminé. Les jambons et les saucisses grouillaient de vers d'une blancheur laiteuse. Quant aux œufs, il fallut renoncer à en inclure dans les compositions.

Cela n'empêchait pas les affaires de Roeland de prospérer. Sa fortune s'accroissait à vive allure et ses toiles trônaient maintenant dans les plus grands palais d'Europe. Il habitait désormais dans une riche demeure, entretenue par une armée de domestiques. Il avait trois beaux enfants et sa femme l'aimait comme aux premiers jours.

Un jour, son épouse lui demanda un portrait d'elle. Roeland hésita. Il y avait si longtemps qu'il ne peignait plus que des natures mortes. Il n'avait plus fait de portrait depuis ses premières années d'apprentissage. Peut-être avait-il perdu la main. Il refusa. Son épouse insista. Le peintre finit par céder.

La séance de peinture commença par un beau jour de printemps. Anke n'avait jamais été aussi belle. Les années passées n'avaient fait que renforcer sa beauté. Ses traits délicats étaient rehaussés par l'incroyable écrin de sa longue chevelure blonde. Dès les premiers coups de pinceau, Roeland sut qu'il allait réaliser son grand œuvre. C'était comme si son épouse prenait vie sur la toile. L'ovale exquis de son visage, ses mains longues et diaphanes, le lys et le rose de ses joues, tout s'agençait à la perfection. Comme possédé, le peintre multipliait les longues séances de pose sans s'apercevoir que, plus le tableau avançait, plus son épouse déclinait. Elle maigrissait à vue d'œil, s'étiolait, se recroquevillait à chaque nouveau coup de pinceau. Sa peau si douce semblait se parcheminer et s'affiner jusqu'à devenir presque transparente.

Elle dépérissait lentement sans jamais se plaindre auprès de son époux.

Pourtant, Roeland, tout affairé à l'œuvre de sa vie, ne remarquait rien, peignant jour et nuit sans faire de pause. Enfin, un matin, le peintre fut satisfait. Le tableau dépassait de loin tout ce qu'il avait peint jusqu'à présent. Il apposa frénétiquement sa signature. Un cri, à peine audible comme un pépiement d'oiseau. Anke s'écroura, renversant le tabouret sur lequel elle était assise. Roeland se précipita. Sa femme mourut dans ses bras, exhalant un dernier souffle infime, si léger qu'aucune balance n'aurait jamais pu le peser. Sur le chevalet, Anke illuminait la pièce, plus rayonnante, plus belle, plus altière, plus vive que la vie même.

Roeland offrit à sa défunte épouse des funérailles de reine. Il donna congé à tous ses serviteurs, ferma son atelier et renvoya ses apprentis. Il distribua tous ses biens aux bonnes œuvres. Il mit ses enfants à l'hospice. Il brûla toutes ses toiles sauf une, vierge. Il l'installa sur son chevalet, prit un miroir dans sa main gauche et commença son autoportrait...

- **Laura Prieur, 3<sup>e</sup> prix ex-aequo des Plus de 18 ans: « Sorguer en blanc »**

Restez pas planté là. Y a rien à voir.

Elle git recouverte. Le suaire dévale, divagant jusqu'à terre, épousant son geste brisé comme contraint et retenu. La lourdeur de la toile, son lustre, son immobilité, lui donne des arêtes tranchantes, acerbes : un faciès qui tombe à pic. Voilée, violâtre, ses yeux caves peaufinant le blême camaïeu du masque mortuaire, la montagne hiémale s'est glissée sous ses draps éternels.

Elle pionce. La paupière fermée mais l'avalanche alerte tandis qu'en contrebas – contrée bat la couverte.

Règne un silence morne ; pas un malheureux piaf ne pépie ni n'empiète sur la map. Seule glisse, éphémère et frileuse, la brise aux cils d'argent ; elle oscille, cahin-caha, caressant d'un frisson les sentes verglacées ; elle néglige les eaux, les flaques et rigoles, déjà marquées de son empreinte.

Elles sont *prises*, comprenez-vous ? L'implacable pendule a tracé son chemin.

Tant les arbres nus quémangent, tant implorent le ciel cireux, que leur danse saisie d'un trait gras, d'un tronc gris, s'immobilise – branches rugueuses vaincues par la rigueur brumale. Ils se figent tendus vers l'horizon défait, et l'espace et le temps avec eux.

La stalactite jamais ne tombera, si la main de Dieu ne lui flanque une dégelée.

C'est pas demain la veille : il caille la rosée tout autant que les terres et les nues offusquées. Promenant l'albugo de son œil insomniaque, l'ostensoir sidéral ne laisse pas d'irradier ; sa pâleur transie condense et conserve à ravir le champ des refroidis. Les disparus reposent, hauteurs disparates, sous de noires épitaphes dont les reliefs croissent au gré des bivouacs d'invités volatils. Dans le val onduleux, les repentirs s'avivent.

Que de gens ont vécu ! Que de gens ont péri ! Le calvaire consterné annonce la couleur.

Le village même a tourné les talons pour monter à la butte : ayant pris ses distances pour tromper le destin, il s'en rapproche six pieds sous neige. On le devine plus qu'autre chose, vaguement esquissé dans le panorama. Le bonhomme n'a pas vocation à gagner en matière, non : les toits qui demeurent s'amenuisent sous le glacis ; les cheminées n'expirant plus ont l'angle droit des cous brisés.

Dans le coin désolé, nul être ne perdure, nul ne fredonne plus : tisonniers bégueules ou coucou criard, tabourets traîne-la-patte, soupapes chantantes, sommiers soupirants, gonds, irascibles – tous se sont tus. Plus aucun foyer n'alimente le havre famélique, naguère étouffé de buée, ruisselant de sueur, quelque éphémère linéament tracé du bout d'un doigt rêveur. Voilà longtemps que les fenêtres bées ont dégueulé leurs éclats ; de verre, de rire et d'allégresse, ne reste rien que des carreaux morcelés et rasoirs.

Ténu – le fil. Tout s'éteint.

Mais rien ne s'obscurcit. Non, loin, s'allonge et se déploie celui dont l'éclatant vernis n'a pas encore craquelé : lustré, patiné au fil des ans, *Le Lac* se pare d'horizon spéculaire. On s'y élancerait, avide de vitesse et de valse viennoise, à pas chaussés chassant de leur lame soudaine les froids empâtements que la glace a laqué, l'équilibre frileux de la glisse aérienne ; tout repère perdu, virant, volté, l'on tomberait des nues s'abimant le portrait.

Hors-champ survient la chute... emportée par l'élan.

Des étoiles en plein midi. Voyez l'algide filière ; elle fait dans la dentelle, Celle qui s'élève et se répand dans le vent. Tissé de poudre et de grandeur, il éparpille ses sommets, chanstique ses flancs

constellés. A ses pieds, sous une pluie d'argent, se prosterne et s'incline la nature sujette ; les flocons cristallisent sa prière muette et l'emportent cassants dans les herbes glacées. L'illusion du réel prêt à se briser.

Le cadre éblouissant assassine la nuit ; s'éternise le jour.

Mais en deçà survit un opaque secret. Un zigzag élancé frottait les ombres bleues ; on eût dit un serpent, sillon croqué dans la neige craquante – bientôt cendrée, sous peu ternie : sous le pinceau fiévreux, la coulée fatidique couvre de ses pigments le voile virginal. Achevant de tracer les courbes obscurcies, la pointe gris de Payne porte le coup de grâce – et l'albe Création s'éclipse sous le trait nominal.

*Nour Blancserge*

La toile était finie.

- **Antonin Marionneau, 3<sup>e</sup> prix ex-aequo des Plus de 18 ans : « Tu vas vraiment me manger ? »**

*Inspiré du tableau [Le Portrait](#) (1935) de René Magritte.*

David se réveilla avec une douleur pulsatile dans les tempes. Il avait l'impression que son crâne était la grosse caisse d'une batterie dans un concert de *Supergrass*. Il se redressa en grognant sur son lit raisonnablement imbibé de sueur. Ses paupières papillonnèrent le temps que ses yeux s'habituent à la lumière qui se déversait dans la chambre, à travers ses stores à moitié baissés.

La couverture avait glissé à bas du lit, et sa table de chevet était renversée sur le côté. Un clou solitaire ornait le mur à sa droite, dernier vestige d'un cadre fracassé au sol. En face de lui, une commode vomissait ses tiroirs. David se massa le front, pour essayer d'évacuer le mal de tête. Lorsqu'il ouvrit un peu plus les yeux, il put observer avec davantage de précision l'état déplorable de sa chambre. Des taches suspectes se dessinaient sur les murs, tandis que l'abat-jour du plafonnier avait disparu, abandonnant l'ampoule qui pendait à un fil dénudé.

Nouveau grognement de David. Il soupira.

- Quelle soirée de merde...

Malgré le voile incertain qui altérait un peu sa vision – fruit d'une consommation peu recommandée –, il parvint à s'extraire hors de sa chambre. Malheureusement, le salon offrait un tableau comparable. Des bouteilles en verre et en plastique jonchaient le sol, certaines déversant encore un liquide à l'odeur âcre sur le lino. Des gobelets en carton étaient éparpillés un peu partout, arborant des noms dont le jeune homme ne se souvenait pas vraiment. L'horloge, dont le cadran était miraculeusement intact, informa David qu'il était quatorze heures.

Comme dans la chambre, un certain nombre de meubles étaient renversés. Seul le sofa gris avait été épargné. Enfin, si l'on occultait l'inconnu torse nu qui y ronflait bruyamment. *Comment j'ai*

*pu ne pas entendre un bulldozer pareil ?* pensa David. Sans s'en formaliser davantage, il se dirigea vers la cuisine. Une faim aussi soudaine que brutale venait de le saisir.

La cuisine était étonnamment propre. Au regard de l'état du reste de l'appartement, les quelques cartons de pizza entassés et l'évier plein de vaisselle sale procura presque du soulagement à David. Il se fraya un chemin jusqu'au frigo, étincelant de blancheur au milieu de toute cette crasse. Nouvelle désillusion : le frigidaire était aussi vide que brillant. Le jeune homme dut se contenter d'une tranche de jambon laissée pour morte au fond d'un sachet plastique et, après réflexion, il emporta également la bouteille de Villageoise qui traînait (trop) fièrement dans le bac à légumes.

Il écarta les restes d'une quatre-fromages du bar et s'y installa pesamment. L'esprit encore embrumé par l'alcool – entre autres –, David n'avait aucune idée de l'image qu'il renvoyait, assis en caleçon (était-ce même le sien ?) devant une assiette en porcelaine sur laquelle il avait jeté un disque rose à l'allure suspecte, accompagné d'une bouteille en plastique de piquette. Et c'était sans compter l'inconnu qui comatait sur son canapé.

Avec un bâillement, il s'apprêta à enfourner son jambon quand il remarqua une forme étrange dans la couenne. Il plissa les yeux... et eut l'impression d'en voir un ! Il avait du mal à le croire, mais son jambon le fixait avec un air étrange.

- Tu vas *vraiment* me manger ? fit une voix irritée

David sursauta. Il pivota sur sa chaise, pour jeter un œil dans le salon, mais l'inconnu dormait toujours en faisant vibrer le canapé. *Qui m'a parlé ?* pensa David.

- Et en plus tu m'ignores ? Non mais là, c'est le pompon ! Tu sais, je doute que ta conscience occultes le fait que tu vas dévorer une créature vivante simplement parce que tu fais mine de ne pas m'entendre...

Avec une brusquerie étonnante, son esprit parvint à une conclusion qui était tout sauf raisonnable : c'était bien le jambon qui lui parlait.

- J'aurais dû regarder la date limite, murmura David, devinant d'un regard la barquette en plastique derrière la porte du frigo.

- Ton jambon parle, continua l'intéressé, donc j'estime que ma date limite de consommation est le cadet de tes soucis.

*C'est pas faux*, acquiesça mentalement le jeune homme.

- Mais comment ça se fait que tu puisses parler ?

- Ah bah voilà qu'on daigne enfin m'écouter ! jura le jambon. N'empêche qu'avant de rentrer dans les détails, on pourrait au moins faire les présentations.

David se tut, attendant la suite d'une phrase qui ne vint jamais.

- Eh bien ? Tu vas me demander mon prénom, bec à couenne ? s'énerva le jambon.

- Euh oui, oui balbutia David. Tu t'appelles comment... M. Jambon ?

- Ne m'appelle pas « M. Jambon » ! Je me nomme... Patrick, conclu-t-il avec fierté.

Son interlocuteur le fixait avec un œil ahuri. Il avait du mal à intégrer toutes ces informations. Les ronflements sonores de l'inconnu le réconfortaient presque, face à tant d'étrangeté.

- Patrick ? Patrick le Jambon ?

- Exactement. Ça a l'air de t'étonner.

- Un peu oui. Je pensais que les jambons s'appelaient tous Herta, Justin Bridoux ou Cochonou.

- Tu admettras que ça limiterait un peu le choix.

David ne put que hocher la tête devant le bon sens de Patrick le Jambon. Il jeta tout de même un énième coup d'œil à l'homme avachi sur le sofa, craignant cette fois qu'il ne le surprenne en train de parler à son jambon.

- Et comme tu me l'as si *gentiment* demandé, jubila Patrick, je vais te conter mon histoire.

- Ce n'est pas vraiment ce que j'ai...

- Tout a commencé le 23 janvier 2022. Mon père, un sacré morceau de cochon nommé Jean-Louis, m'a donné naissance dans une barquette plastifiée qui se trouve maintenant dans ton frigo. A la mort de notre géniteur, mes frères, mes sœurs et moi avons été soumis à d'horribles radiations lumineuses.

*Ce n'était que les néons du supermarché*, devina David.

- Un jour, la barquette s'est mise en mouvement, et quelqu'un – que je sais maintenant être toi – en a ôté le film protecteur, avant d'en extraire un à un toute ma fratrie. Il n'est resté plus que moi. J'ai alors erré dans les méandres de mon esprit, au bord de la folie. Pour conserver un lien avec la réalité, avec mon existence, je me remémorais les auteurs que mon père me lisait, quand je n'étais encore qu'une partie de sa cuisse. Bernard-Marie Côtélettes, Eugène Ionescouenne ou encore Alfred Jarret. Je me souviens...

Pendant que Patrick continuait de soliloquer, David sentit que sa tête lui tournait. Il était en train de parler à une tranche de jambon qui disait s'appeler Patrick et composait de très mauvais jeux de mot. Et c'était sans compter son égocentrisme latent. Sans réellement se préoccuper de ce que racontait le jambon, il tendit la main vers la Villageoise. Il avait dans l'idée qu'un petit remontant l'aiderait peut-être à avoir les idées claires.

Mais lorsqu'il saisit la bouteille, il sentit sa paume le démanger. Il retira sa main pour découvrir l'étiquette. La jeune fille en robe rouge qui était représentée dessus le toisait d'un air mécontent. Ses cheveux blonds s'agitaient rageusement, comme les mèches serpentiformes de la Méduse. Ses yeux, froides aiguilles, le poinçonnèrent sur place. Sa bouche se tordit en une grimace menaçante, et elle gronda :

- Tu vas *vraiment* me boire ?



## CATEGORIE « MOINS DE 18 ANS »

- **Zoé Cattiez (16 ans), 1<sup>e</sup> prix : « Éphémère »**

Éphémère, c'est un mot qu'un des étudiants de mon cours a utilisé il y a quelques temps. Depuis, j'y pense. Ce mot signifie qu'on ne vit qu'une fois. Je suis donc éphémère. J'aime ce mot et ce qu'il implique. Bientôt, je pourrai. J'aimerais bouger, comme eux. Je voudrais rire, comme eux. Je souhaiterais être libre, comme eux. Mais je ne suis pas eux. Ils sont vivants et moi je suis morte, ou presque. Le vide en moi ne fait que s'intensifier. Je partirai en même temps que le soleil.

Aujourd'hui est ma dernière journée et je ne peux pas bouger. Parce que si je bouge, le monde s'arrête. Alors je reste là, à observer cette horloge qui me nargue avec ses aiguilles qui font la course. Sous une secousse je m'écroule, le monde tremble, mon monde tremble, mais personne dans la salle ne semble bouger. Je suis tombée et je n'arriverai pas à me relever. Plus aucun regard curieux n'est posé sur moi, je me sens plus légère. Je me dis que si l'horloge ne me voit pas, le temps ne m'attrapera pas et que peut-être je verrai le lever du soleil. Personne ne me cherche et personne ne me trouve. Je suis invisible aux yeux de tous et pour une fois ça me va.

Je me mets alors à repenser à cette époque où la douce chaleur du printemps me caressait la peau ; je retrouve ce sentiment de nouveauté, de vie, cette impression que rien ne pourrait me résister. Souvent je me mettais à penser que je pourrais gouverner le monde, que j'étais la reine, une personne intouchable. Une sensation de liberté m'envahit et j'en jouis. Mais mon plaisir n'est que de courte durée, la réalité me revient en pleine face. On m'arrache de nouveau à ma cachette et on me repose devant eux. Ils ne me voient même pas, ils se contentent de me recopier.

Je suis de nouveau à leur merci, je suis leur muse, leur bête de foire. Une colère vive, née au fond de mes entrailles, me consume de l'intérieur. Qu'ont-ils à m'envier ? N'y a-t-il pas d'autre beauté à observer ? Pourquoi m'a-t-on arrachée si tôt de mon arbre, j'aurais sûrement vécu plus longtemps. La flamme qui avait fait naître en moi un tel déchaînement s'éteint, laissant place à une tristesse profonde. Ils m'ont volé le temps que j'avais et ne se sont même pas excusés ; ils se lèvent et quittent la pièce, me laissant seule avec moi-même.

Seul le soleil reste avec moi, et je garde espoir qu'il ne parte pas aujourd'hui, qu'il me laisse un peu plus de temps. Mais du temps pourquoi ? Je ne sais pas. L'astre entame sa route vers l'horizon et je sens toute force me quitter. Demain ils retrouveront ma carcasse moisie et me jetteront, ou alors ils me laisseront me décomposer sur cette table, jugeant instructif de me voir dépérir, même après la fin. Je me couche et tout espoir de connaître le lendemain me quitte, je me laisse aller, ne pouvant rien faire d'autre. Je ne pense pas qu'ils remarqueront ma mort. Ils m'ont choisie pour ça, non ? Après tout, je ne suis qu'une pomme dans un cours d'art.

- **Héloïse Le Plâtre, 2<sup>e</sup> prix : « Nature morte au homard »**

Je n'étais pas dans mon assiette mais j'y finirai bientôt.

Déjà ça grouille autour de moi. On vient de me prendre en photo. Des enfants m'observent en ouvrant de grands yeux. Plus loin, c'est le défilé des convois funèbres. Il faut voir comme on nous transporte, comme nos cadavres reposent délicatement sur des plateaux d'argent, comme nos membres, nos entrailles, nos têtes sont fouillés, savourés, honorés.

Une petite chose toute mignonne vient de sortir des cuisines.

C'est ma fille.

Elle est là, près de moi.

À travers la paroi de verre qui s'élève et nous sépare, je la vois défiler sous le regard admiratif des convives, comme une reine guidée par son serviteur jusqu'au monsieur de la table 6 à qui elle est promise.

Comme si c'était son heure, et comme si cette heure était en même temps son heure de gloire.

Table 6, face à Monsieur, d'innombrables cadavres, brisés, meurtris, et dont toute la chair a déjà été arrachée, l'entourent. Les mains de Monsieur, avec lesquelles il a déjà fait tant de morts, certains en les brisant, d'autres en les vidant, les mains de Monsieur s'approchent de leur nouvelle victime. Ce champ de bataille, cette horreur, voilà ce qui attendait ma pauvre fille. Je voudrais qu'elle s'échappe, je voudrais qu'elle y échappe.

Trop tard.

Monsieur la tient.

Monsieur lui arrache la tête dont il suce l'intérieur orangé et mou.

Alors qu'elle n'était pas en âge de quitter le foyer, la voilà qui en rejoint déjà un autre.

Ce foyer est un ventre.

Et nous sommes en voyage.

Nous sommes en voyage dans un ventre.

Et dans ce ventre il y a des bulots, des bigorneaux, un chewing-gum vaguement aromatisé à la menthe, trois fois rien de vinaigre échalotte, des calamars à la grecque, deux ou trois centimètres de fil dentaire, un cheveu, beaucoup de salive, un demi-litre de Muscadet, 12 crevettes fraîchement décortiquées, ma fille, 4 moules d'Espagne, de la glace pilée, un petit crabe rose qui n'avait rien à faire là comme n'étaient pas prévus ces fragments d'huitre, coquilles éparpillées, flottant et se cachant dans l'eau de mer.

Une main plonge dans l'aquarium, elle m'attrape et mes pinces, entourées d'élastiques, ne servent à rien. On me saisit, ça y est, c'est mon tour.

L'heure est à la fête, je vais rejoindre les autres.

Je me demande à quelle sauce je vais être cuisiné : Thym ? Laurier ? Douche froide ? Douche chaude ? Ou peut-être qu'on va me faire passer sur le grill, sûrement accompagné de beurre frais ou

de mayonnaise maison. Il paraît que c'est selon l'humeur du chef. Le chef, c'est le caporal de l'armée toute vêtue de blanc qui s'agite pour nous, c'est le *maestro* et, un peu comme un dieu, c'est lui qui a le pouvoir de nous immortaliser.

Et il le fera. Pour accomplir son œuvre, il placera avec parcimonie les différents protagonistes du dîner sur un plateau. Moi je serai la pièce centrale. Je trônerai, étendu sur un lit d'algues, entouré de crevettes subalternes, de bulots figurants, d'oursins, de pouces-pieds, de rondelles de citron pour le décor.

Bien sûr, je ne serai pas là pour me voir. Quel dommage. Tout rouge parmi les tout rouges, homard parmi les homards, je serai devenu l'âme, la gloire, l'esprit, la mémoire et le souvenir de cette nature maintenant morte.

Héloïse Le Plâtre.

*Derrière ce pseudonyme se cache toute la classe de « HLP »  
(« Humanité, littérature, philosophie », initiales d'Héloïse Le Plâtre)  
du lycée Berthelot de Saint-Maur-des-Fossés.*

### • Pierre Brossard, 3<sup>e</sup> prix : « Décomposition »

Le vieil homme peignait. Il lui semblait que la teinte de la pomme ne convenait pas. En raison de son vieil âge, il peinait à se souvenir de ce tableau qu'il avait vu il y avait fort longtemps, et qui mettait en scène des fruits de diverses formes et couleurs, agencés de telle manière et dessinés avec une telle précision, que cela les rendait presque réels.

Lui qui cherchait cette image depuis un long moment décida de faire une pause. Il soupira, posa son pinceau et se tourna vers la fenêtre. Ce qu'il vit ne le réconforta point, et l'angoissa un peu plus. Il devait se souvenir. Il devait se souvenir de tous ces fruits, du plus banal au plus exotique, du plus ridicule au plus impressionnant, du plus lisse au plus rugueux, en passant par le plus poilu.

Depuis que tous ces aliments avaient disparu, seule la mémoire du doyen lui garantissait qu'ils eussent jamais existé autre part que dans les toiles qu'il peignait et conservait précieusement. Il savait sa fin proche, et il sentait que ni sa mémoire ni ses sens n'étaient aussi sûrs qu'autrefois.

Le vieillard regrettait ces temps où l'on pouvait sortir sans que la pollution n'oblige à porter un masque. Où l'on n'avait qu'à lever les yeux, tendre un bras pour cueillir délicatement un fruit, sans craindre qu'il ne soit pas comestible à cause du taux de plomb contenu dans le sol. Il était nostalgique de cette époque où les fruits et légumes qu'il mangeait étaient rythmés par ces changements de température et de climat que l'on appelait "saisons", mais qui avaient laissé place à des dérèglements climatiques infernaux, ce qui avait fini par rendre impossible toute culture. Depuis, le vieil homme essayait de rapporter, sans omettre aucun détail, chaque fruit et chaque légume que son esprit lui permettait de visualiser. Chaque esquisse, chaque mouvement de sa main devait traduire avec

précision et détails l'agrumes ou le tubercule qui remontait de sa pensée, afin que ces trésors qui étaient maintenant devenus introuvables continuent de persister à travers le temps.

Qu'il était fatigué, l'ancien. Il lui semblait que tout l'avenir du monde, ou du moins sa mémoire, puisque le monde était aride, reposait sur ses épaules. Il sentait qu'il arrivait au bout. Il utilisa le peu de force qu'il lui restait pour se remémorer *Avant*. Car maintenant le monde était devenu gris, le ciel alternait entre les orages terribles, les typhons, les grêlons gros comme des poings. La terre s'était asséchée, l'océan s'était réchauffé, les températures extrêmement chaudes laissaient place à des périodes glaciales. Le monde était devenu maussade, terne et surtout dénué de sens.

Où étaient passées ces couleurs variées, le rouge, le vert, le jaune, l'orange, le pourpre, le violet et le bleu ! Ces animaux qui mugissaient, bramaient, meuglaient, aboyaient, ronronnaient, craquetaient ?

Tant de choses avaient disparu à cause de la folie humaine. Mais cela rappelait au doyen qu'avant de partir, il devait figer dans le temps une dernière vision de ses souvenirs, à l'aide de son arme, son pinceau.

Il s'assit devant son chevalet. Il prit d'une main une brosse, de l'autre sa palette, et y versa de la peinture. Les couleurs qui s'épalaient étaient sombres et correspondaient bien à son état d'esprit, aux émotions qui le traversaient. Il trempa le pinceau dans l'ocre rouge.

Il n'avait pas besoin de réfléchir, l'inspiration lui venait toute seule. Il commença par les fruits qu'il préférait, qu'il plaça à chaque coin du tableau : une grappe de raisin avec ses grains translucides, où on apercevait la silhouette de chaque pépin, une mangue tout en dégradé de rouge au vert, une poire à la peau rugueuse mais qu'il imaginait tendre et juteuse à l'intérieur, un kiwi aux rondelles d'un vert hypnotisant... L'image des autres fruits venait plus difficilement. Le pamplemousse était-il rose ou jaune ? La clémentine était-elle plus grosse ou plus petite que l'orange ? Quand il passa aux légumes, son esprit se mit à tous les mélanger. Concombre ou courgette ? Radis ou betterave ? Cela n'importait plus, de toute façon, et il comblait chaque doute avec son imagination. Il restait encore un espace vide au centre du tableau. Il réfléchit longtemps. Rien ne venait. Sa main finit par dessiner une forme ovale avec deux ombres, comme deux cavités. Un crâne humain apparaissait sous ses yeux. Le sien ou celui de ses semblables, ces humains qui avaient ruiné toutes ces ressources. Mais comprendraient-ils seulement le sens de son travail ?

Au dos du tableau qu'il venait de finir, le vieillard écrivit un court texte pour expliquer à ceux qui le trouveraient peut-être un jour que rien ne dure indéfiniment, qu'il fallait prendre soin des choses avant qu'elles ne disparaissent. Il savait que c'était la fin, et il était prêt à partir, sereinement, mais non sans une pointe de chagrin. Il ferma les yeux et laissa son regard se perdre dans la toile.